

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 60 (1987)

Heft: 5

Artikel: L'unité de grandeur conforme

Autor: Gilliard, J.-D. Dominique

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128775>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

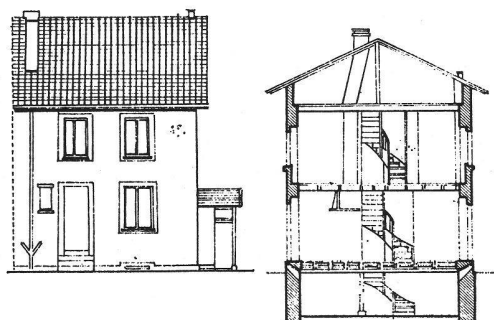
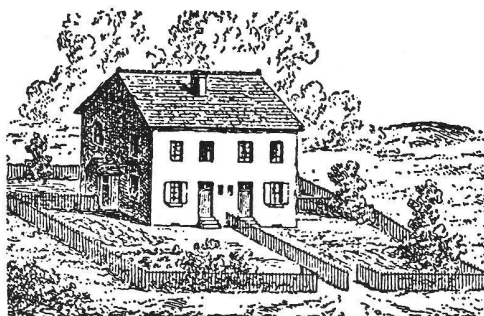
L'UNITÉ DE GRANDEUR CONFORME

L'homme, l'ordre, la cellule, l'outil, le standard, la machine, le minimum...

La célébration du centenaire de Le Corbusier est l'occasion de se replonger dans l'œuvre de ce créateur incontestable du XX^e siècle; génie pour les uns, pourfendeur impénitent pour les autres. Des éloges les plus enthousiastes aux critiques souvent violentes et même dénonciatrices, cet homme ne peut laisser quiconque indifférent, tant son œuvre et sa présence au cours de ce siècle sont grandes. Le jeune architecte autodidacte des années 20 quittant son Jura natal est immédiatement confronté à une triple réalité; celle d'une conjoncture économique et politique de l'entre-deux-guerres, le « mouvement moderne » qui anime le débat permanent des intellectuels, des artistes et des architectes européens plus particulièrement et enfin, la sienne propre, celle d'un visionnaire des temps modernes. Assuré d'un atavisme culturel bourgeois et calviniste, notre Helvétie ira, tel un missionnaire, voyageur, s'informer, confronter ses premières idées avant de développer ses propres concepts et théories sur l'architecture, l'habitat, l'échelle humaine et l'urbanisme. C'est l'« avènement de l'ère machiniste » qui va capter toute son attention. Très rapidement l'homme, parfois naïf, imbu de lui-même et impertinent, aura le courage d'énoncer ses préceptes révolutionnaires, puis l'audace de provoquer la toute-puissante hiérarchie de l'ordre des architectes, immuablement incrustée dans la grande tradition Beaux-Arts. Au gré des lectures, de ses écrits comme des critiques que lui profèrent les historiens, ce « Winkelried » de l'architecture moderne apparaît et reste souvent ambigu quant à son appartenance à tel ou tel courant idéologique dans le formidable débat qui secoue toute l'Europe des architectes durant l'entre-deux-guerres. Avec une certaine candeur même, il se plaindra d'être attaqué tant par les milieux de droite que de gauche. Pourtant, toute l'idéologie humaniste qu'il

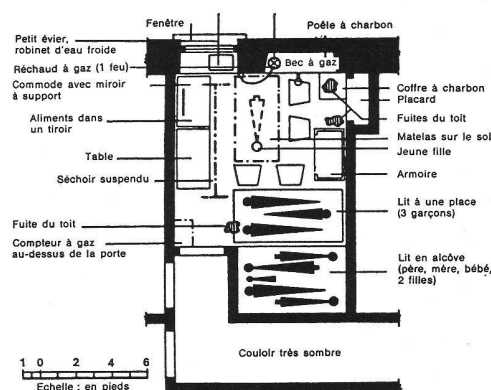
Habitations ouvrières de Mulhouse, 1864. Groupe de quatre maisons (architecte, Muller): « Prix de revient: 9326 F. Prix annuel de location: 187.50 F. ». « Le locataire devient propriétaire au bout de quinze ans en payant 6 F. de plus par mois ». « Les 120 mètres du jardin rapportent 60 F. de légumes par an, évalués au prix de la halle. »

(Rémy Butler, Patrice Noisette. De la cité ouvrière au grand ensemble. FM/Petite collection maspero, 1977, Paris.)



Architecture

va promouvoir durant sa vie sera fortement influencée par les questions sociales de l'habitat populaire dans les pays industrialisés au XIX^e siècle. Le Corbu y est sensible puisqu'il est lui-même enfant d'une cité ouvrière, berceau de l'industrie horlogère suisse. Dans les années 20, ses préoccupations du moment sont indissociables du phénomène et du développement des cités-jardins en Angleterre, en Allemagne et dans le nord de la France. Le courant des architectes rationalistes s'intéresse de près à cette évolution qui touche le logement ouvrier et les premières études de normalisation en vue de sa production. C'est au deuxième congrès des CIAM¹ à Francfort que les



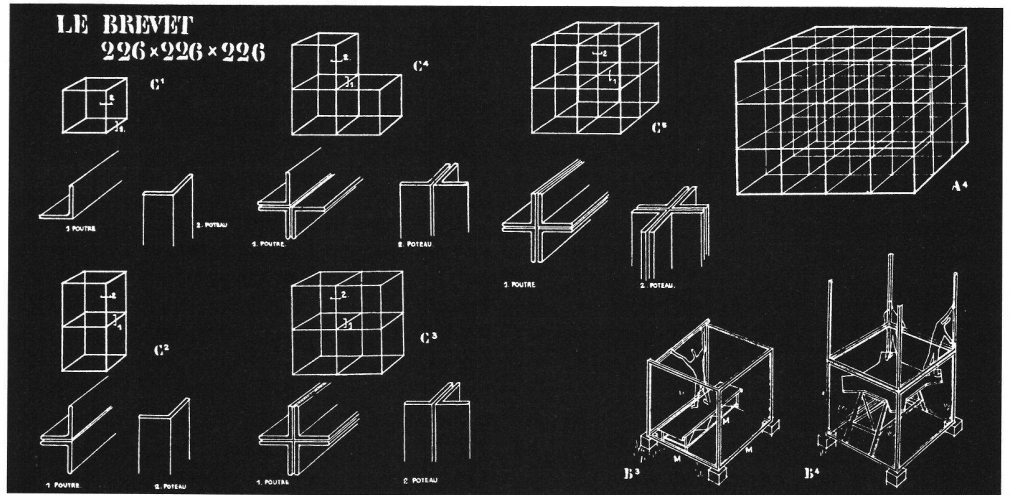
Glasgow: une habitation surpeuplée (neuf personnes) dont le plan a pu être relevé en 1848 (Journal of the Royal Institute of British Architects). La fenêtre a 1 m de large et 1,75 m de hauteur; la table 1,10 x 0,60 m (In Benevelo, Aux sources de l'urbanisme moderne, Horizons de France.).

(Rémy Butler, Patrice Noisette. De la cité ouvrière au grand ensemble. FM/Petite collection maspero, 1977, Paris.)

architectes de la « Neue Sachlichkeit » développent leur théorie « Wohnung für Existenzminimum ». Nous sommes en 1929 et les impératifs de coût de construction tendent à définir des standards d'espace pour un minimum vital. Le Corbusier n'était pas resté inactif, puisque dès le début de la Première Guerre mondiale, il proposa la création d'une cité-jardin à La Chaux-de-Fonds. Dans la perspective d'une reconstruction des villes détruites, il propose la production industrielle de « maisons standards » ou en « série » dont le montage sur place serait exécuté par une main-d'œuvre qualifiée, alors que l'achèvement de la construction le serait par les habitants eux-mêmes. Il s'agit du système Dom-ino qui, par analogie au jeu bien connu, devait permettre un assemblage des maisons à redents. D'un point de vue critique du concept traditionnel de la maison, l'objectif du Corbu était d'arriver à la « maison-outil, maison en série ». Un peu plus tard, il mettra au point la maison Monol qui, comme le système Dom-ino, développera les techniques du béton coffré dont il avait acquis la maîtrise chez Perret. Dès le début de ses recherches, Le Corbusier va devoir confronter ses idées aux conditions éco-

Schéma indiquant le principe du brevet 226 x 226 x 226. Constitution de volume habitable alvéolaire, au moyen d'une seule cornière (section et longueur) – la nature de la section est ici purement arbitraire. En bas: diverses applications à l'habitation du brevet 226 x 226 x 226.

(Le Corbusier. Œuvres complètes 1946-1952. Ed. Girsberger, 1953, Zurich.)



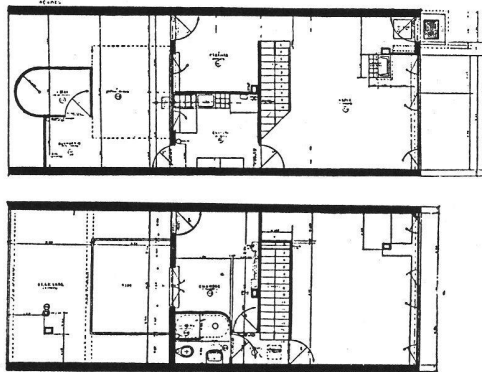
nomiques du marché mais, très rapidement, il perdra la maîtrise des coûts de production. La tentative de Le Corbusier pour un programme d'habitations bon marché va pouvoir se concrétiser en 1924, lors de la construction d'une cinquantaine de maisons à Pessac près de Bordeaux. Ce sera l'échec financier pour sa première tentative de construire ce qui devait être un habitat populaire. L'idée qui séduisait bon nombre d'architectes de l'époque consistait à envisager la production du logement comme celle de l'automobile; la structure (châssis), l'enveloppe (carrosserie) et les équipements (mécanique) faisaient dire à Le Corbusier dans une lettre à M^{me} Meyer en 1925: «La maison peut être comme l'auto, une enveloppe simple, contenant à l'état de liberté des organes multiples», et pour Gérald Monnier, dans son ouvrage «Le Corbusier, qui suis-je?»², il dit à propos de Pessac: «Les maisons, au terme d'un travail de conception souvent remis sur le métier, ne sont plus tout à fait des

maisons minimum, mais, avec leurs jardins minuscules, elles ne deviennent pas pour autant des maisons cossues, malgré des prix devenus relativement élevés.» A l'époque où les architectes allemands, hollandais et soviétiques travaillaient aux conceptions d'un habitat minimum répondant à des nécessités évidentes en matière de logement, Le Corbusier se distançait de considérations et recherches par trop rationalistes de l'espace habitable. Par exemple, les habitations de Pessac étaient dimensionnées entre 60 et 100 m² de surface au plancher, alors que les architectes russes recherchaient des minimas autour de 30 m². Les études et projets de Le Corbusier s'inscrivaient-ils réellement dans une optique de rationalisation? Philippe Boudon, dans son étude socio-architecturale sur Pessac de Le Corbusier³ nous livre une considération pleine d'enseignement, à propos d'une enquête menée auprès des habitants: «La classification de Le Corbusier dans la catégorie des architectes fonctionnalistes et ra-

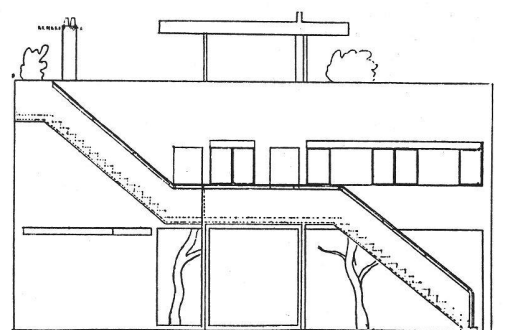
Type 1: en bande à un étage, terrasse comprise.

Rez-de-chaussée: living-room, cuisine, chambre, buanderie et chaix.

Etage: grande chambre, petite chambre, toilette et terrasse.



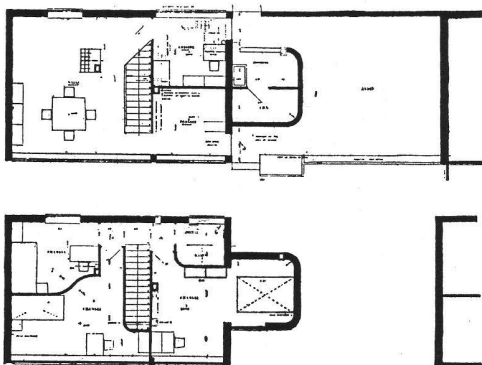
Façade.



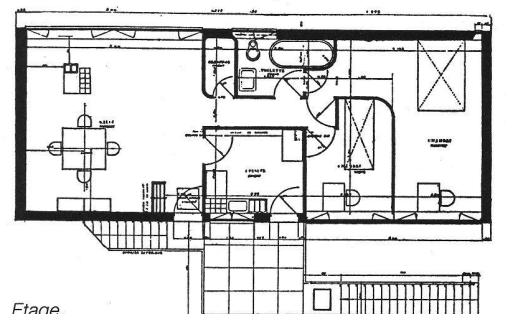
Type 2: à arcades à un étage, terrasse au sol sous l'arcade.

Rez-de-chaussée: living-room, cuisine, petite chambre, buanderie et terrasse.

Etage: 3 chambres à coucher.

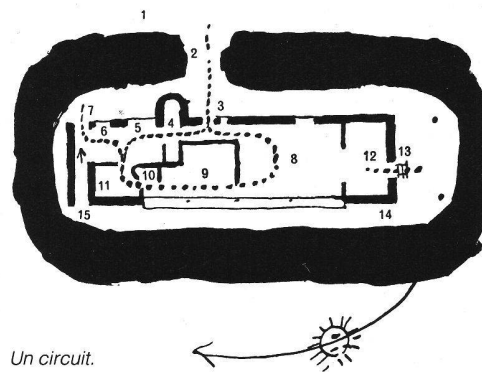


Type 4: isolée à un étage et terrasse accessible au 2^e étage.



(Philippe Boudon. «Pessac de Le Corbusier». Ed. Dunod, 1969, Paris.)

tionalistes paraît alors éminemment simpliste en regard de sa conception architecturale... Il est curieux de voir que l'absence de rationalisme est dénoncé par certains comme le mettent en évidence les expressions telles que: «pas logique», «pas rationnel», gênant, encombrant, «inutile», étonnante critique, au premier abord, lorsqu'elles s'adressent à l'auteur de la «machine à habiter» et de la «maison-outil»... Puis, à propos de la standardisation, Boudon clarifie sa pensée: «Un autre point manquait également de clarté à notre sens: la standardisation. Ici on est tenté de se demander dans quelle mesure la motivation de Le Corbusier était de nature purement technique, ou s'il y entrait un facteur idéologique.» Puis, dans ce même chapitre, Ph. Boudon précise son point de vue dans l'analyse de certains articles de presse: «Et lorsque la déficience de la méthode transparait véritablement dans le texte de Le Corbusier lui-même, le standard apparaît comme une idéologie et non comme une découverte technique (celle-ci est d'ailleurs toute relative étant donné l'existence de longue date dans le bâtiment d'éléments standards, les briques pour donner un exemple).» Le Corbusier était-il vraiment un idéologue du standard et de la rationalité? A parcourir ses écrits, on peut se le demander. En 1935, lors de son voyage aux Etats-Unis, Le Corbusier répond aux questions que lui pose M. Percival Goodman et dont il rend compte dans son livre «Quand les cathédrales étaient blanches»⁴. A cette occasion, il aborde et précise sa compréhension et son interprétation de la standardisation dans la production architecturale. Les cinq questions ont trait au devenir de l'architecture, la standardisation du dessin et de la production, avec comme conséquences les perspectives d'un chômage technologique. Sous quel système économique prospérera le plus l'architecture? Pour Le Corbusier, «dès que le standard intervient, c'est le piège ou le barrage à chaque pas: ... La question est de discerner de quel standard il s'agit, de ce qu'il y a lieu de standardiser. C'est là une recherche dont les conclusions peuvent conduire le logis et les villes à leur perte par l'ennui écrasant et l'inhumain, ou peuvent, au contraire, apporter la grâce, la variété, la souplesse et les infinies manifestations de la personnalité...» Ici, Le Corbusier se distancie très nettement des théories et recherches entreprises par ses collègues nord-européens. Selon lui, la dimension humaine est prépondérante: Le Corbu en est toujours «à des émerveillements d'ingénu devant les ressources inattendues de la matière... Je sens même que c'est dans ces ressources dont nous ne connaissons que grossièrement une petite part, que va se situer le nouveau phénomène constructif.» Puis, évoquant le contact quotidien avec l'industrie, l'atelier et les ingénieurs, «nous acquerrons des ailes et nous viendrons situer l'architecture dans ce phénomène constructif, c'est-à-dire l'harmonieuse et proportionnée disposition des matières en vue de créer des œuvres vivantes». En 1923, il trouvera le terrain pour construire la maison pour les vieux jours de son père et de sa mère sur les bords du Léman. Dans son «Carnet de la recherche patiente, N° 1, Une petite maison»⁵, Le Corbusier exprime alors l'une des données de la «machine à habiter». «Des



Un circuit.

Conséquence: un circuit. 1. la route; 2. le portail; 3. la porte; 4. le vestiaire (avec la chaudière au mazout); 5. la cuisine; 6. la buanderie (et la descente à la cave); 7. la sortie sur la cour; 8. la salle; 9. la chambre à coucher; 10. la baignoire; 11. la penderie et la réserve du linge de maison; 12. le petit salon-chambre d'amis (avec un lit dans une cuvette à niveau du sol et recouvert d'un second lit-divan); 13. un abri ouvert sur le jardin; 14. le devant de la maison et la fenêtre de 11 m; 15. l'escalier montant sur le toit.

(Carnets de la recherche patiente N° 1. Le Corbusier. Une petite maison. Ed. Girsberger, 1953, Zurich.)

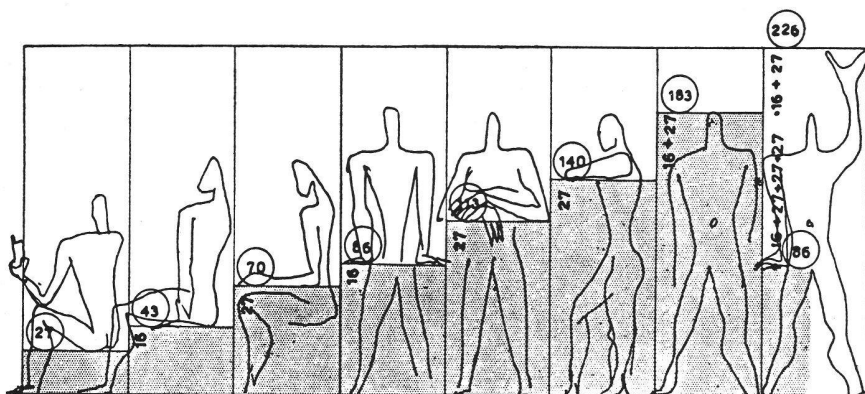
fonctions précises avec une dimension spécifique pouvant atteindre un minimum utile: une marche économe et efficiente réalisant les contigüités efficaces. Une superficie minimale avait été allouée pour chaque fonction; le total donnait 54 m². Le plan achevé, et tous dégagements compris, la maison couvrait 60 m², sur un seul niveau.» Il est intéressant de constater ici que cet écrit, publié en 1954, aborde brutalement la question de l'habitat minimum. Donc, avant son expérience douloureuse de Pessac, dans le but de réaliser des logements populaires, Le Corbusier évoquait «le minimum utile» et la petite maison de Corseaux restera certainement le plus petit volume qu'il ait jamais construit: 60 m²!... à peine plus grand qu'un studio mis sur le marché de nos jours. Et pourtant, Le Corbusier fera probablement la démonstration la plus «efficiente» de ce qu'il appelle la «marche économe»; un logis de 4 m de profondeur sur un front lacustre de seize mètres. A regarder ou analyser son plan, cette «boîte allongée sur le sol» stupéfait; les seize fonctions et un circuit proposé par Le Corbu défient aujourd'hui encore toute la production rationalisée et normalisée, celle des caravanes et autres mobilhomes par exemple.

Le temps de pause dicté par la Deuxième Guerre mondiale permettra à Le Corbusier de rédiger, puis de publier, en 1943, la «Charte d'Athènes»¹, y compris le résumé des quatre congrès des CIAM. Durant cette période Le Corbusier, toujours aussi fasciné par ses voyages et plus particulièrement ceux qui le conduisent aux Etats-Unis, poursuit inlassablement ses recherches en deux directions principales: la «machine à habiter» et la «ville radieuse». Il faut revenir à son idolâtrie du Nouveau Continent, alors que dans son chapitre «I am an american»⁴, il parle avec son grand ami Elie Faure: «Eh oui, à quel degré d'aberration sommes-nous tombés! La droite, l'angle droit, signe de l'esprit, de l'ordre, de la maîtrise, sont considérés comme manifestation de brutes primaires. A cela on invective: Américain! Ce signe +: c'est-à-dire une droite coupant une autre droite en faisant quatre angles droits, ce si-

gne qui est le geste de la conscience humaine, ce signe que l'on dessine instinctivement, graphique symbole de l'esprit humain: metteur en ordre.» Etonnant langage que celui de cet architecte non croyant et de tradition calviniste... Pour Le Corbu, ce signe représente le positif, l'addition, l'acquisition, il est un signe constructeur qui va guider ses préoccupations et recherches. Poursuivant ses visions mégalomanes dans l'organisation et la planification de la ville, il décrit avec précision ce que représente le gratte-ciel dans son « voyage au pays des timides »⁴: « Le gratte-ciel est un outil. Outil magnifique de concentration de population, de décongestionnement du sol, de classification, d'efficacité intérieure. Une source prodigieuse d'amélioration des conditions de travail, un créateur d'économie et, par là, un dispensateur de richesse. » A l'opposé de cette minutie avec laquelle il décrivait « la petite maison » pour ses parents avec son « minimum utile », son panégyrique du gratte-ciel new-yorkais reste insoutenable, tant son arrogance est grande à l'égard des populations citadines incriminées. Nous retrouvons là cette dualité de l'homme Le Corbusier, tantôt humble et presque ingénu, alors qu'il apparaît le plus souvent sous des aspects autoritaires et même impérialistes. Le Corbusier aurait-il eu des velléités tyranniques dans l'énoncé de ses préceptes? Certainement oui. Avec sa recherche sur Le Modulor, Le Corbusier devient un véritable prestidigitateur, un manipulateur génial et quelque

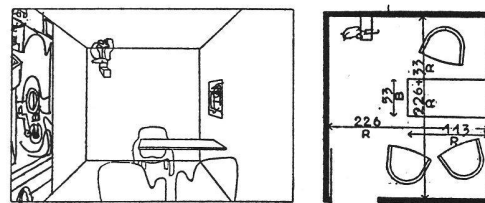
« relevé dans les architectures harmonieuses, qu'elles fussent de folklore ou de haute intellectualité, la constance d'une hauteur d'environ 2,10 m à 2,20 m entre plancher et plafond: maison des Balkans, maisons turques, grecques, tyroliennes, bavaroises, suisses, vieilles maisons de bois gothique français, et aussi « les petits appartements » du faubourg Saint-Germain... Dans sa recherche sur le Modulor, Le Corbusier est obnubilé par l'idée universaliste qu'il se fait d'un système dimensionnel adapté à l'homme, mais de quel homme?... Il choisit l'homme de six pieds car: « Le raisonnement est bref: puisque les objets de fabrication mondiale à dimensionner avec le Modulor voyagent en tous lieux, devenant, par conséquent, propriété de toutes races et de toutes tailles, il est aussi naturel qu'impératif d'adopter la hauteur de l'homme le plus grand (six pieds) pour que les « contenants » fabriqués puissent être employés par lui. Indéniablement, Le Corbusier cherche à conforter son idéologie dite de « l'échelle humaine », car il se perd dans des méandres qui tiennent plus d'une acrobatie justificative de ses thèses que d'une recherche fondamentale. En 1928 déjà, engagé dans une polémique contre les méfaits de l'académisme, Le Corbusier brandissait l'arme de « l'échelle humaine » et proclamait l'équation de toutes les époques constructives, l'unité: « Une maison – un palais. Un palais – une maison. » « On veut dire par là qu'une maison remplissant tous ses devoirs peut dépasser la stricte utilité et atteindre la dignité d'un palais: la grandeur est dans l'intention et non pas dans la dimension. Par réciproque, un palais a pour obligation d'être aussi près des nécessités les plus modestes qu'une simple maison; noble, il doit, lui aussi, humblement servir. Cette équation contient une clef: la proportion, détentrice du sourire des choses. »

Avec cette proclamation, Le Corbusier montre clairement toute l'ambiguïté de ses propos, qu'ils soient de nature idéologiques, théoriques ou tout simplement poétiques. Après son exposé sur « le palais – la maison », et sa mise en relation de deux mondes qui, en réalité, se côtoient mais restent, oh combien! antagonistes, Le Corbusier nous replonge dans sa propre réalité, lorsque au 35, rue de Sèvres, où lui, le patron, semble être relégué dans une niche (quelle humilité); son bureau:



Les occupations caractéristiques de l'espace par le corps humain. (Le Modulor. Le Corbusier, Œuvres complètes, 1946-1952. Ed. Girsberger, 1953, Zurich.)

peu mystificateur. A priori, il s'en prend au « mètre » qui, selon lui, ne correspond en rien à l'échelle humaine. Dans son essai sur « Le Modulor »⁶, il accuse: « Je lui en veux sérieusement, au mètre... de s'être désubstantialisé pareillement et de s'être mis parfaitement (et si malheureusement et si périlleusement) en dehors de l'échelle humaine. » Mais au cours de sa participation aux travaux de normalisation sur les « Trois établissements humains » en 1943, il émet un postulat « sur lequel se puisse édifier la seconde ère de la civilisation machiniste: la joie de vivre ». Avec une certaine ambiguïté sur son appréciation des systèmes dimensionnels en présence, il donne une dimension poétique à ses propos: « Le pied-pouce incarne le beau passé de l'époque humaine. Le mètre apporte la libération proclamée à la Révolution française et les ressources du système décimal. » Le Corbusier se place alors en conciliateur des systèmes dimensionnels en vigueur. Il crée tout d'abord son homme debout, le bras levé, de 2,20 m, et qui à la fin de ses recherches atteindra 2,26 m. Au cours de ses voyages, il avait



Vue. La cellule de travail de L. C., 35, rue de Sèvres, à Paris: 226x226x226x33 cm. (Le Corbusier. Œuvres complètes, 1946-1952. Le Modulor. Ed. Girsberger, 1953, Zurich.)

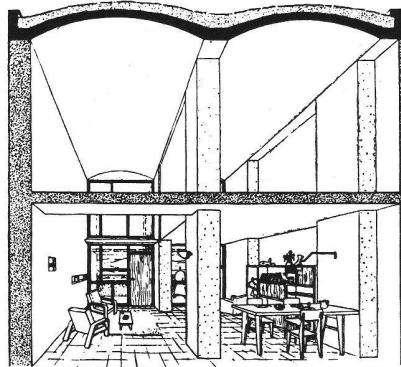
« Personnellement, j'hérite un bureau sans fenêtre, muni d'air conditionné; j'y suis comme un retraité et mes visiteurs en ont le sentiment: cela les rend brefs et concis. Il m'arrive de recevoir jusqu'à quatre visiteurs à la fois. Nous sommes cinq alors que ce bureau ne mesure que 2,26x2,26x2,26 m, volume étalon du Modulor.

La concordance des mesures a permis une disposition efficace du mobilier et du décor...» Nous retrouvons encore une fois ce personnage aux énoncés dont les paradoxes s'enchaîneront et le poursuivront durant toute sa carrière. Ainsi ce patron, génie incontestable de l'architecture contemporaine, s'accommodait d'un bureau d'à peine plus de 5 m², tout en planifiant ou rêvant de villes gigantesques et monstrueuses, mais à «l'échelle de l'homme»... Mais quelle était donc

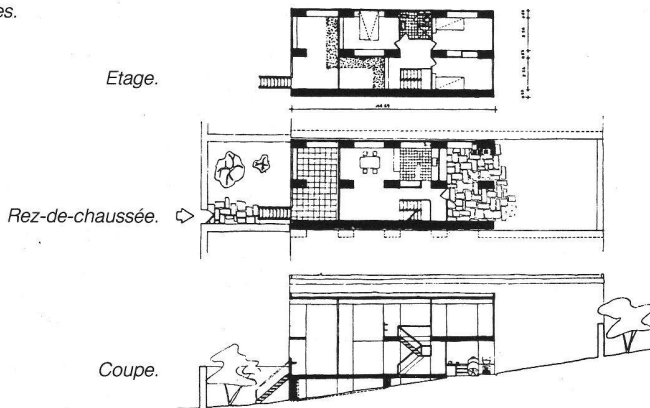
vrir une «leçon» où s'interpénètrent ses vues idéologiques, ses ébauches de théories, son savoir-faire, son érudition et son pragmatisme calviniste. En parfait autodidacte, Le Corbusier souffre visiblement d'une non-reconnaissance de sa place dans la société du XX^e siècle, ou d'une ségrégation parfaitement intolérable qui va l'affecter et le poursuivre durant toute sa carrière d'architecte. En 1935, dans sa réponse au questionnaire de M. Goodman⁴, il évoque la participation de l'industrie et s'interroge sur la maison construite à la chaîne. Mais de quelle maison s'agit-il, et pour quelles villes? Il répondra: «Pour l'instant, les professionnels de la ville et de la maison – les architectes – sont absorbés dans des débats contradictoires, souvent académiques ou sophistiqués – dans ce temps qui presse et où l'industrie, l'arme au pied, attend un marché». Le Corbusier est un homme écorché à vif, ses rapports avec les architectes traditionalistes sont au plus bas. Il garde une profonde nostalgie des CIAM et de ses combats contre la toute-puissante hiérarchie de l'Académie des Beaux-Arts. Pour Le Corbusier, ces «Congrès internationaux de l'architecture moderne» ont une valeur inestimable, puisqu'ils ont été le seul appui potentiel à l'échelle européenne sur lequel il ait pu compter. Dans son combat en solitaire, il avait déjà plaidé avec Jean Giraudoux¹ «pour un esprit de grandeur et de splendeur de l'imagination.» «La France, laboratoire d'idées, se plaît depuis un temps à écraser, mépriser, ignorer, rejeter, décourager ses inventeurs.» Le Corbusier en appelle à un enseignement qui se fasse dans un atelier où les étudiants désigneraient eux-mêmes leur maître; «Je ne me suis jamais préparé à l'enseignement. Pire (ou mieux): je n'ai jamais reçu d'enseignement proprement dit.» Puis, amer, il égratignera «les professionnels, les architectes issus des enseignements académiques» qui, selon lui, ne lui pardonneront jamais ses prises de position dans *L'Esprit nouveau* en 1920: «Trois rappels à MM. les architectes», «Des yeux qui ne voient pas», «La Leçon de Rome», «L'illusion des plans» et «Pure création de l'esprit». Plus violente encore sera la campagne du *Figaro* contre l'architecture moderne qui utilisera le texte d'un autre Helvète, l'architecte Alexandre de Senger, qui ira jusqu'à traiter Le Corbusier de «Cheval de Troie du bolchevisme». Dans ce contexte d'extrêmes tensions, son entretien avec les étudiants des écoles d'architecture correspondra (ironie du sort) à une «leçon inaugurale» et une «leçon d'adieu», cumulées au sens de la grande tradition académique pontificante qu'il aura pourtant méprisée sans ménagement.

Le Corbusier aurait-il pu être un homme de pouvoir, du pouvoir? On peut sans aucun doute répondre par l'affirmative. Imbu de lui-même, arrogant, voire méprisant pour les autres, ses adversaires, il avait toutes les caractéristiques de l'homme d'action, doublées d'une idéologie quasi cléricale. Le Corbusier était un homme d'ordre et, paradoxalement, il menait une lutte acharnée contre les règles et lois en vigueur, surtout parce qu'elles le gênaient. Mais s'il en avait eu les moyens et les appuis, il ne se serait certainement pas gêné pour imposer ses règles, sa vision de l'ère machiniste; certainement plus doctrinaires et

Coupe sur une maison familiale type à flanc de coteau.
(Sainte Baume. Le Corbusier. *Œuvres complètes*, 1946-1952. Ed. Girsberger, 1953, Zurich.)



Maisons familiales types.



l'échelle humaine à laquelle il attachait tant d'importance? Aurait-il été un visionnaire du XX^e siècle?... Il est certes difficile de répondre à cette question mais, en 1942, dans son «Entretien avec les étudiants des écoles d'architecture»¹, il apporte quelques éclaircissements sur certaines de ses attitudes et comportements, son autoritarisme, son rôle de combattant, plutôt révolté que révolutionnaire, plutôt anarchisant que fascisant. Dans un élan de grande sincérité, Le Corbusier lance un appel aux étudiants pour «rompre la barrière des âges, d'entrer en contact amical, afin encore de dissiper trop de malentendus entretenus par des gens intéressés à notre désaccord; les méchancetés écartées, nous mesurerons que nous sommes également animés de foi dans la chose bâtie: vous avec votre soif d'apprendre, moi avec une ardeur toute aussi grande, appuyée sur une expérience de quarante années me disposant plus que jamais aux découvertes». Cette introduction à son entretien est éloquent. Le Corbusier a 70 ans, il tient enfin ce rôle de didacticien alors qu'il doit refuser aux étudiants leur demande pressante pour l'ouverture d'un atelier aux Beaux-Arts. Son texte est certainement le plus clair et le plus lucide de tous ses écrits. Souvent passionné, exalté même, il nous fait décou-

Sources:

- ¹ CIAM. *La Charte d'Athènes*. Ed. Plon, 1943.
- ² Gérard Monnier. *Le Corbusier, qui suis-je?* Ed. La Manufacture, 1986.
- ³ Philippe Boudon. *Pessac de Le Corbusier*. Ed. Dunod, 1969, Paris.
- ⁴ Percival Goodman. *Quand les cathédrales étaient blanches. Voyage au pays des timides*. Ed. Plon, 1937-1949.
- ⁵ Le Corbusier. *Carnets de la recherche patiente N° 1. Une petite maison*. Ed. Girsberger, 1953, Zurich.
- ⁶ Le Corbusier. *Le Modulor*. Ed. Architecture d'aujourd'hui, 1950.
- ⁷ Le Corbusier. *Manière de penser l'urbanisme*. Ed. Denoël/Gonthier, 1982.

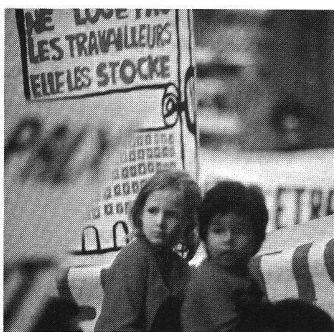
de nature plus impérialistes qu'il ne le laissait paraître dans ses écrits. N'oublions pas qu'il avait créé un vocabulaire d'une rigueur toute calviniste et que sous le couvert de propos humanistes fort habiles, son principal objectif était de «mettre de l'ordre» sur le territoire, dans la ville et dans le logis. Mais n'est-il pas vrai aussi que toute l'histoire de l'urbanisme et de l'architecture, ou ce qu'il en reste d'aménagé ou de construit, n'est en fin de compte que l'expression de pouvoirs qui se sont succédé dans le temps? A l'inverse, on pourrait se poser la question suivante: Le Corbusier avait-il un sens profond de la démocratie? Respectueux certes, mais à parcourir ses écrits ou dans l'approche de ses œuvres, on pourrait en douter, lorsqu'il affirme par exemple, dans «Manière de penser l'urbanisme»⁷, «L'architecture et l'urbanisme qui sont les moyens par lesquels les hommes fournissent à leur propre vie son cadre utile, expriment au plus juste les valeurs matérielles et morales d'une société.» Puis, évoquant la «règle unitaire» à laquelle il aspire, il précise: «L'unité qui est dans la nature et dans l'homme, c'est cette loi qui prête vie aux ouvrages. Aussitôt la règle reconnue et admise, les parasites, les résidus n'ont plus droit de cité.» Lorsqu'il définit son «Unité de grandeur conforme, fruit de la révolution architecturale accomplie et d'un urbanisme régénérateur», ne lui découvre-t-on pas un plus grand conformisme qu'il voulait bien le laisser paraître et n'avait-il pas une vision quelque peu moralisante de la maison des hommes? Le Corbusier a quitté ce siècle en 1965, tout juste trois ans avant les grandes secousses qui ont ébranlé son pays d'adoption en 1968. Quelle aurait été l'attitude de ce grand humaniste, de cet esthète et artiste provocateur, de ce trublion et chevalier des temps modernes? Serait-il descendu dans la rue, aurait-il participé à l'occupation de l'École nationale des Beaux-Arts, comme Sartre et nombre d'intellectuels à la Sorbonne?... Par la dénonciation des technocrates, contre l'autoritarisme bourgeois, les étudiants architectes de ce mai 68 n'ont-ils pas été à la rencontre de certaines thèses développées par Le Corbusier?... Se serait-il associé à la demande des étudiants et architectes progressistes pour exiger la dissolution de l'Ordre des architectes et la suppression du Grand prix de Rome?... Autant de questions brûlantes de notre temps auxquelles Le grand Corbusier n'aura pu manifester ses idéaux par une tentative de confrontation élargie. Mais en réponse aux slogans de la rue déjà oubliés, tel «la bourgeoisie ne loge pas les travailleurs, elle les stocke», on ne pourra certes pas reprocher à Le Corbusier de ne jamais avoir eu de tels desseins. Les critiques d'arrière-garde qui lui sont prodiguées aujourd'hui ne sont pas plus innocentes que celles qui étaient proférées contre lui par les pouvoirs et instigateurs de la médiocrité dès la fin de la dernière guerre. A l'instar des copieurs ou interprètes aveugles de ses thèses et théories, aussi critiquables soient-elles sur le fond, aucune des œuvres construites de Le Corbusier ne pourraient être suspectées de banalité. N'oublions pas de rappeler, qu'à de rares exceptions près, ce sont les pouvoirs économiques et politiques qui décident et font l'urbanisation de nos villes et leurs sinistres banlieues. Même si Le Corbusier flirtait avec des pro-

jets mégalomanes (le Plan Voisin à Paris par exemple), on ne saurait lui faire porter le chapeau des graves erreurs commises en Europe durant ces trente dernières années.

Si, pour conclure, nous jetions un regard sur ce qu'il se passe aujourd'hui en architecture, dans notre propre production comme dans nos hautes écoles?

Par ses violentes critiques envers la profession et les institutions, notre Corbusier ne trouverait pas plus de satisfaction aujourd'hui dans une participation à l'enseignement qu'en 1942, alors qu'il s'en expliquait avec les étudiants. Près d'un demi-siècle plus tard, la pertinence des propos tenus par Le Corbusier à l'endroit de l'Académie et de l'académisme garde tout son intérêt, sans une ride. Avec l'arrivée en force des «nouveaux architectes», promoteurs du «Néo-académisme» et du «Post-moderne», ne sommes-nous pas à l'orée d'une «renaissance» porteuse de tous les germes de la force tranquille, annonciatrice d'un nouvel ordre académique? Les Maîtres et les Mandarins ne se mettent-ils pas en place et en situation de discourir ou de projeter une architecture plaisante et sécurisante? En moins de vingt ans, toutes les bases d'un formalisme renaissant sont en place. Comment donc s'en étonner puisque même les fauteurs de troubles d'alors, rhétoriciens et autres tacticiens de l'après-soixante-huit, sont aujourd'hui des repentis ou des reconvertis aux nobles desseins de l'Académie renaissante. Les crises économiques et sociales qui ont ébranlé nos sociétés industrielles durant ces vingt dernières années ont certes bien préparé le terrain. Dans une période d'insécurité, tout doit être entrepris pour calmer l'agressivité de la production, celle de l'architecture et de l'urbanisme n'y échappe pas. Mais le jeu reste celui de l'offre et de la demande, ce sont les objectifs et les acteurs qui changent. Les critiques parfaitement justifiées à l'encontre de la production architecturale et de l'urbanisation de ces trente dernières années ont été d'une telle intensité, qu'il n'est pas étonnant que ces domaines sensibles de notre vie quotidienne soient les premiers touchés. C'est bien dans la routine et le ronronnement actuel des institutions qu'il faut repenser à «ces yeux qui ne voient pas» (*Esprit nouveau* 1920), faisant partie d'une mise en garde permanente de Le Corbusier, et plus actuelle que jamais. Il faut relire certains de ses écrits, car c'est précisément à son extrême lucidité critique qu'il faut prêter attention, lorsque apparaissent des signes de complicité entre la demande d'images l'offre d'une architecture plutôt «rétro», populaire et «formaliste» et conventionnée. La dimension critique de Le Corbusier, son regard sur les choses et la vie des hommes, n'appartiennent-ils pas aux fondements mêmes de «son» enseignement. Malgré quelques arrogances ici ou là, l'absence d'une autocritique ou encore une certaine naïveté idéologique, toute son œuvre témoigne d'une étonnante constante, celle d'un «chercheur» sans cesse renouvelé. C'est sans doute ce qu'il faut reconnaître et privilégier dans l'approche, l'analyse ou la critique de toute sa production; une présence et un œuvre inestimable.

J.-D. Dominique Gilliard,
architecte HfG



La rue. Manifestation
Pont des Sauges. Lausanne, 1971.
(Photo D. Gilliard.)